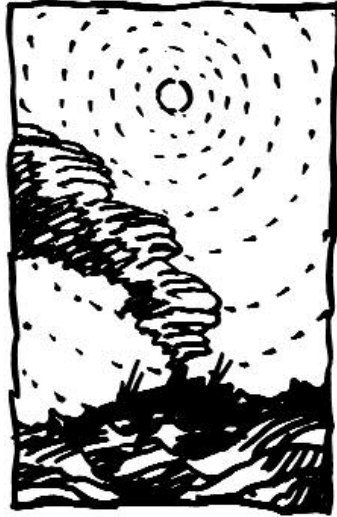


# Assia Djebar



## Filles d'Ismaël dans le vent et la tempête

Assia Djebar présente ici un drame musical qui a été montré à Rome en 2000. Elle explicite le sens qu'elle a voulu donner à cette création au regard des violences faites aux femmes de "chez elle". Diplômée d'histoire, Assia Djebar, née à Cherchell, fut la première Algérienne à devenir dans son pays professeur d'université. Après avoir dirigé à la Louisiana State University le Centre des études françaises et francophones, elle a été nommée à la New York University. Entre-temps, devenue écrivain et cinéaste, elle a publié une quinzaine de livres et réalisé deux films, tous marqués par ce qu'elle nomme *Ces voix qui m'assiègent*, titre de son dernier livre publié chez Albin Michel en 1999. Elle a reçu en 2000, à la Foire du livre de Francfort, le prestigieux prix de la Paix.

## I

**F**ILLES D'ISMAËL est le titre du drame musical en cinq actes et vingt et un tableaux que j'ai écrit puis dirigé en l'an 2000 pour le Teatro di Roma. Je parle en effet et j'écris d'abord, depuis des décennies, en tant que "fille d'Ismaël". Puisque née musulmane et éduquée dans cet héritage, je garde, malgré moi, cette ascendance biblique comme trace originelle – ombre, que je le veuille ou non, de cet ancêtre d'il y a des millénaires, Ismaël, frère aîné d'Isaac, premier fils d'Abraham et de la servante Agar, la concubine égyptienne que Sarah, si longtemps stérile, et jalouse, fera chasser. Or, pourquoi ne me sentirais-je, tout autant, sinon davantage, "fille d'Agar", liée à cette épouse répudiée et qui risqua – avec son bébé – de s'asphyxier dans le désert d'Arabie ?

En amont de toute histoire islamique, autant féminine que masculine, est inscrite la marque de cette expulsion d'une femme, chassée parce que mère, elle seule soudain en charge de son enfant, et Abraham, que les musulmans surnomment "Khalil", c'est-à-dire le tendre ami de Dieu, mais qui fut si tendre aussi avec Sarah, sa première et chère épouse, elle qui, plus tard, éclatera de rire quand l'ange lui annoncera que, malgré son âge, elle accouchera d'Isaac, l'ancêtre des douze tribus d'Israël...

Mais reprenons le déroulé de l'histoire millénaire des trois monothéismes telle que la rêvent, ou la reconstituent, les musulmans, à la suite du Prophète Mohammed qui se dit descendant direct, par cette lignée ismaélienne, d'Abraham "el khali".

Agar, l'abandonnée, qui ne voit comment étancher la soif de l'enfant, se met à courir d'une colline à l'autre : elle va et vient, affolée, explorée, d'un horizon à l'autre, elle tourne autour de l'enfant qui vagit, qui s'essouffle, qui suffoque. La jeune mère s'égaré vers tous les lointains, puis revient : elle voudrait crier, elle fend l'air en encerclant, en protégeant son fils, elle entre en transes autour du bébé s'agitant dans la poussière ; voici qu'elle chancelle – va-t-elle renoncer, s'affaler, s'abattre pour ne plus se relever, s'asphyxier, elle et lui, elle avec lui, Ismaël ? Non, elle court, vibrante de ses dernières forces, elle danserait presque, avec comme des cris de bête, des soupirs rauques, des râles perdus, elle va et vient encore et encore, murmurant des bribes de prières inconnues ou barbares, délirant, puis se repentant, se souvenant...

*O Dieu d'Abraham, l'Ami de Dieu,  
O Dieu d'Ismaël, du fils de l'Ami de Dieu !  
O Dieu...*

Elle s'arrête, elle ne se retourne pas, elle se fige : dans un silence de fondrière elle entend, telle une invisible rivière, une sorte d'égouttement, un filet lent de notes glissées, qui devient fontaine hésitante, son continu de cascade douce, puis, par sursauts, un débordement, mué en effervescence presque joyeuse. Elle s'arrête, Agar, Agar écartelée d'espoir, Agar dressée en plein soleil. Elle se retourne car, à cette musique éclaboussée de l'eau – *de l'eau, vraiment, O Dieu des solitudes* –, se mêle la source d'un rire inépuisable, celui de son enfant à terre. Agar se précipite vers Ismaël, vers sa voix, vers son rire : il a humé, entendu l'eau. C'est comme si, goutte à goutte, sur lui, en lui, les vagues ruisselaient déjà : la jeune mère s'est penchée vers la source – tout près, si près du bébé qui gigote, qui rit, qui vit, qui revit. Agar s'agenouille, emplit ses paumes réunies du liquide miraculeux, déverse ce don en flux étincelant entre les lèvres d'Ismaël. L'enfant boit plus qu'une gorgée, plus que la suivante, comme s'il s'abreuvait, en cet instant, pour sa vie entière, de cette eau bienheureuse : ainsi, cette source de Zem Zem, jaillie dans le désert, coulera jusqu'à nos jours d'aujourd'hui.

## II

Mère d'Ismaël, la femme-ancêtre des ismaéliens, Agar revit chaque année, au cours du grand pèlerinage de La Mecque, en ombre flottante devant des millions de pèlerins de toutes races : chacun, après avoir fait plusieurs circuits autour de la Kaaba, doit s'éloigner, venir courir sept fois entre deux monticules distants de quatre cents mètres l'un de l'autre : la colline *es Saffa* (c'est-à-dire le Rocher) et, à l'autre bout, la colline *al Marwa* (c'est-à-dire la Pierre). *Al Saffa et al Marwa comptent vraiment parmi les choses sacrées de Dieu*, dit la sourate (11.158). Ce rituel, entretenu sur les lieux mêmes de l'angoisse, puis de la joie d'Agar, ne préfigure-t-il pas un théâtre de la passion féminine, une célébration de la Mère étrangère, que seul Dieu a protégée ?

Ainsi éclairée, toute représentation s'approchant, de près ou de loin, de la spiritualité islamique, est d'abord re-visitation d'une angoisse, d'un dénuement, puis d'une inattendue conquête de la femme... Pour notre situation d'hier et pour la nôtre d'aujourd'hui, tout autant. Quant à Abraham, il sera prêt ensuite à sacrifier son fils pour Dieu.

Plus tard, Ismaël, grandi dans le désert, verra revenir à lui son père. Père et fils, ensemble, construiront la Kaaba, ou "Maison de Dieu" à La Mecque. Le Coran fait dire à Abraham :

*Louange à Dieu !*

*Dans ma vieillesse, il m'a donné Ismaël et Isaac ! (xiv.39)*

Si bien que les pèlerins, d'hier et d'aujourd'hui, à la "Grande Fête" (l'Aïd el Kebir) ou pour le "petit pèlerinage" les autres jours, sont invités à revivre d'abord – en faisant sept fois le tour de la Kaaba – ces retrouvailles du Père et de son premier fils. Circuits obligatoires du rituel de purification, avant de devoir aller courir, entre *es Saffa* et *al Marwa*, derrière le fantôme d'Agar en transes. Comme s'il fallait exorciser la tentation permanente de l'expulsion de la première mère ! Comme s'il ne devait pas y avoir – et risquer alors d'apparaître si cruelle – une culpabilité première : celle d'Abraham, obéissant à Sarah.

Malaise des descendants d'Ismaël, qui veulent oublier le dénuement de l'abandonnée, Agar, pour se rapprocher avant tout d'Abraham, leur père ! Il semble même que si, en Islam, Abraham est encore plus glorifié que chez les juifs et chez les chrétiens c'est en définitive au détriment de la mère, peut-être de toute mère, en tout cas, s'agissant d'Agar, au détriment de la mère étrangère.

### III

Le drame musical, *Filles d'Ismaël dans le vent et la tempête*, s'ouvre par un chant, qui évoque la situation actuelle des femmes dans maints pays musulmans où elles se retrouvent – en particulier elles... *en pleine tempête* ! Vent de la violence, au Soudan, en Iran, en Afghanistan, mais aussi hier encore en Bosnie, aujourd'hui en Tchétchénie. Femmes de religion musulmane pour la majorité, sur ces terres, elles, vulnérables dans leur corps, dans leur mouvement, dans leur liberté individuelle, parce que prises dans la spirale de la violence. Elles sont devenues en fait un enjeu pour un islamisme politique s'opposant à la laïcité (celle-ci perçue prétendument comme notion "occidentale"). Cette situation féminine inique, dans plusieurs pays (et surtout depuis la décennie 1990), est l'argument du chant d'ouverture, *le vent et la tempête*, qui le scande en couplets véhéments :

*La peur hier, à Alger  
Par des fous désespérés  
Femmes et enfants trop souvent  
Massacrés*

*La longue solitude à Sarajevo  
La folie et la haine au Kosovo  
Les ruines du désastre à effacer*

*Ecoutez, vous tous, aujourd'hui et demain,  
Le chant des filles d'Ismaël  
Dans le vent et la tempête*

*Allumons pour vous et pour nous  
Allumons le vif du passé  
Pour l'avenir !*

Car, en effet, que prétendent les tenants de l'islamisme politique qui imposent dans leurs pays une discrimination sexuelle, sinon revenir à un modèle sommaire de l'origine ? Quelle origine ? Celle des premiers temps de l'islam – il y a un peu plus de quatorze siècles. En fait une origine caricaturée !

C'est pourquoi ce drame musical, en remontant aux jours de la mort du Prophète, se veut aussi leçon d'histoire – sur quelques mois, à Médine, première capitale de l'Etat de Mohammed. Or le premier drame est celui de la succession politique du Fondateur, et au cœur de celle-ci va surgir la figure emblématique de Fatima. La fille du Prophète devient pour nous symbole de la dépossession féminine, mais aussi de la révolte, et de la lucidité amère.

En faisant revivre cette tragédie première, au sein même de la famille du Prophète, je prétends – par l'amplification des chœurs des femmes de Médine, par l'évocation de tout un peuple féminin, yeux et ouïe ouverts devant la division irréductible –, oui, je tente de réveiller ce passé originel, et d'éclairer, par là même, notre dépossession actuelle, notre humiliation (je ne trouve pas d'autre mot), à nous, femmes, vivant à Alger, Riad ou Khartoum, et plus loin encore, jusqu'à Kaboul. Jusqu'au plus noir du déni fait, dès lors, à toutes les femmes ! Face à cette nécessité d'affronter, même par de simples mots, une telle régression collective religieuse, pourquoi vouloir se placer sur le plan si fragile, si friable, du théâtre ? Quand, précisément, il est dit si souvent qu'en Islam, justement, la représentation humaine est interdite – et, par là même, tout "jeu" théâtral concernant le domaine du sacré. Toute image du Prophète d'abord, de sa famille et de ses compagnons ensuite, serait taboue. Ces fausses croyances, le moment est venu de les dépoussiérer.

Peut-être faudrait-il rappeler qu'à propos de la représentation de Dieu, des prophètes, des saints, les débats ont une histoire mouvementée, conflictuelle, dans les trois monothéismes qui souvent ont coexisté ou rivalisé avec un monde païen, chargé de ses idoles (de même aujourd'hui, avec la laïcité et sa duplication presque à l'infini des images). Pour le passé, je n'évoquerai que la fameuse "querelle des images" au VIII<sup>e</sup> siècle. L'Eglise dut s'appuyer sur le fameux concile de Nicée, en 787, où l'impératrice byzantine Irène fit réunir plusieurs centaines de prélats

orthodoxes, conjointement avec des évêques catholiques. Après des jours de discussions et d'argumentations, on proclama que l'icône, image sacrée de Dieu, de Jésus-Christ et des saints, était permise, comme "support pour la prière". Ce concile mit ainsi fin à cinquante ans de violences, de persécutions dues à un fort mouvement iconoclaste dont saint Jean Damascène dénonça, pour finir, le caractère hérétique.

J'évoque ce précédent si ancien, face à ce que l'Islam actuel connaît avec les récentes, et si tristes, proclamations iconoclastes, de soldats se disant "étudiants", tandis qu'ils détruisent les trésors anté-islamiques d'Afghanistan. Les excès et les aveuglements fanatiques sont hélas de toutes les époques ; ils ont sévi dans de nombreuses cultures. Il est simplement à craindre que l'antidote à l'aveuglement et à "la folie iconoclaste" (l'expression est également de saint Jean Damascène) ne puisse être trouvée par des penseurs, intellectuels ou philosophes du monde musulman d'aujourd'hui. En attendant, les trésors en miniatures persanes, anatoliennes et hindoues du passé islamique dorment dans les musées de Topkapi et des capitales occidentales. Elles ont, depuis plus d'un siècle au moins, nourri et influencé l'inspiration – par leurs couleurs, leur harmonie et leur hardiesse esthétiques – des plus grands peintres contemporains. Revenons au théâtre, ou plutôt à ce prétendu non-théâtre qui serait inscrit dans la nature même de la culture islamique. Rien n'est plus inexact. Certes, la tradition occidentale du "théâtre à l'italienne", ainsi que de l'opéra à sujet mythologique, orientaliste ou même religieux de l'Europe, n'a pu se développer au sud de la Méditerranée, à cause de la trop prégnante ségrégation sexuelle de la vie quotidienne qui a pesé même sur les classes moyennes, depuis Casablanca jusqu'au Proche-Orient, à Riad ou à Bagdad. Mais au Maroc, par exemple, Marrakech, avec sa célèbre place de Djemaa el-Fna, expose un théâtre traditionnel de rue, avec ses conteurs intarissables pour des cercles d'auditeurs renouvelés, le public populaire participant même à l'improvisation de quelques-uns. Dans les pays d'héritage bédouin comme en Arabie, toute poésie se déclamaient au sein du désert dans des tournois où les poèmes qui remportaient la palme étaient alors "suspendus" : autre dramaturgie où la poésie inscrite devenait objet du spectacle visuel. Enfin, et surtout dans le monde chiite, plus particulièrement en langue persane, vont annuellement se dérouler, joués par des fidèles participants, des spectacles rappelant – en de nombreux points – les "Passions" du Moyen Age chrétien où, sur le parvis des cathédrales, des fidèles fervents revivaient le chemin de croix du Christ. Un même théâtre religieux, dans cette aire islamique, va célébrer la mort en martyr d'Hossein, petit-fils du Prophète et fils de Fatima, assassiné avec ses compagnons à Kerbela, en 680 apr. J.-C., sur les ordres de Yazid, le calife omeyyade.

Cet art, à partir des lamentations d'un public spontané, va se muer en théâtre spécifique – le spectacle des *'taziyé*s –, il va fleurir à partir du XIV<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècles et devenir quasiment un art officiel. Il se développe en théâtre presque d'apparat, avec ses lieux consacrés, son répertoire multiple et une liturgie surabondante, théâtre essentiellement tragique, source de larmes certes, de trances, quelquefois de flagellations – participation à la souffrance revécue des héros, compagnons de Hossein. Ce *'taziyé* – qui a repris dans l'Iran de ces dernières années – est sans nul doute un théâtre de la douleur, peut-être même de la cruauté : il est en tout cas spécifique de l'aire islamique, comme en Turquie sur un autre registre, le spectacle de dérision et guignolesque des *garagouz* (théâtre d'ombres).

L'interdit de la représentation est donc bien un leurre : la sympathie, la symbiose et la "catharsis" inhérentes à l'art théâtral ont sollicité, d'un public de culture musulmane, des formes autres de participation émotionnelle, affective, intellectuelle. Jusqu'à la danse des derviches tourneurs, dans le sillage de l'héritage de Jalal ed dinn el Rumi, qui garde sa fascination intacte et son authenticité, depuis des siècles.

#### IV

Le drame musical s'ouvre dans le patio d'Aïcha, en présence de ses amies, de ses servantes. Non loin de là, les voisins marient leur fille. L'épouse du Prophète a fait envoyer un cadeau, une robe pour la mariée, mais Mohammed a recommandé à son épouse de leur payer la meilleure chanteuse de la ville, car, dit-il avec indulgence, "les gens de Médine aiment tellement la musique !" Détails, semble-t-il, anodins, s'il n'y avait le personnage de la *Rawiya* ("la transmettrice de la mémoire") qui, telle une diseuse populaire, surgit hors de la scène, s'avance vers le public d'aujourd'hui sur une esplanade, opère ainsi une véritable "propédeutique" pour spectateurs non avertis : elle brandit les textes des *Hadiths*, cite le Prophète, ce qu'il a dit – et qui a force de loi, aujourd'hui. Interruption joyeuse et "bon enfant", après laquelle l'action repart, et il en sera de même dans chaque acte. La présence, les jugements, les décisions du Prophète, pourtant non visible, font, dans chacun des cinq actes, interrompre à brûle-pourpoint l'action. Et c'est ainsi que, peu à peu, le présent – avec sa carapace d'interdits – est bousculé : oui, la musique est permise, oui, le Prophète a empêché son gendre de prendre seconde épouse.

Ces détails, cette ambiance presque joyeuse, viennent avant les premières angoisses, la dernière nuit d'attente, et son issue fatale, la déchirure que représentera cette mort, le suspense du choix du successeur, puis la douleur et le dédain pour la seule fille vivante du Prophète. Ainsi la figure de Fatima, devant le double

déni que celle-ci doit subir de la part du premier Calife, va se charger de juste colère, sa voix vibrante de révolte va s'amplifier, gonflée à la fois de poésie et de reproches implacables. Accompagnée par la majorité des femmes de Médine, bouleversante et affaiblie, soutenue par son amie Esmâ et par son mari Ali, Fatima, devant nous, s'incline peu à peu vers une mort mystique, quelques mois à peine après la disparition de son père. Et ainsi a-t-elle envahi les deux derniers actes de la pièce, elle s'est transformée devant nous, femmes de l'Islam d'aujourd'hui, en notre véritable Antigone, celle qui rappelle les "lois non écrites" face à l'étroite politique.

*Filles d'Ismaël, dans le vent et la tempête* a donc pour ambition de faire revivre, en vingt et un tableaux, la Passion de Fatima, dans un authentique esprit des origines. J'ai voulu reprendre, comme dans *Loin de Médine*, une mise en espace des Dames de cette époque, garder fidélité historique à leurs paroles, tout en réinventant une liberté de la voix qui chante, de leurs corps en mouvement, des draps, des soieries qui les embellissent, sans les ensevelir.

Je n'ai certes pas réinventé le théâtre à Rome, l'été dernier. Mais je sais que je me suis approchée d'un terrain dangereux, parce que proche du religieux. En travaillant au plus près les corps, les voix, les lumières, les masques, j'ai retrouvé une sorte de *quattrocento* appliqué à la culture islamique, *comme une transfiguration*. Tout en laissant clamer la révolte actuelle des femmes de chez moi. C'est cela, la double face de mon "engagement" d'écrivain.